
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57612

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Akten des Vatikans zur Grundlage seiner Darstellung machen kann. Die amerikanische Publikation, *Foreign Relations of the United States*, ist nur beiläufig herangezogen; im Anhang werden einige noch unedierte Stücke aus den National Archives in Washington veröffentlicht, die sich auf die Kontakte des Apostolischen Delegaten in den Vereinigten Staaten mit dem Secretary of State wegen der in sowjetischer Hand befindlichen Kriegsgefangenen beziehen. Der von Dieter Albrecht herausgebrachte Notenwechsel des Hl. Stuhls mit der Deutschen Reichsregierung (drei Bände, Mainz 1965–1980) ist vollständig unberücksichtigt geblieben, obwohl er die vatikanische Aktenpublikation im Bezug auf Deutschland mit einer Reihe einschlägiger Stücke ergänzt.

Gleichwohl ist dem Verfasser eine instruktive und quellennahe Darstellung gelungen, die dem Leser die Vielfalt der vatikanischen Bemühungen und ihre Intensität eindrücklich vorführt. Von historischem Interesse ist dabei nicht allein, daß der Vatikan versuchte, einen Informationsdienst zu schaffen, der für schnellstmögliche Benachrichtigung der Familienangehörigen über das Schicksal der Kriegsgefangenen sorgen sollte, daß er den Opfern des Krieges großzügige materielle Hilfe zukommen ließ, wo ihm dies möglich war, daß er sich um ihre religiöse Betreuung bemühte und in einer Vielzahl von Einzelfällen sich über seine diplomatischen Kanäle um die Schicksale von Einzelnen oder kleinen Gruppen kümmerte – vielleicht noch wichtiger ist die Darstellung der unterschiedlichen Reaktionen, welche die päpstlichen Hilfsmaßnahmen bei den dafür unerläßlichen staatlichen Partnern auslösten. Daß man im nationalsozialistischen Deutschland bemüht war, den Papst und seine Vertreter vor den Gefangenen und ihren Angehörigen als helfende Macht nicht in Erscheinung treten zu lassen, dürfte nicht sehr überraschen, um so mehr vielleicht das Entgegenkommen, welches der Hl. Stuhl in Rumänien, aber auch in Japan fand, wo man zwar für das Bedürfnis der Katholiken nach dem Besuch der Messe nicht das geringste Verständnis besaß, aber aufs sorgfältigste Bericht erstattete, wie päpstliche Hilfssendungen verwendet worden waren. Die unterschiedlichen Reaktionen der Staaten auf die Ersuchen des Hl. Stuhls in solchen Dingen waren Teil ihrer Politik, darum ist auch dieses Buch ein Beitrag zur Politik des Hl. Stuhls und der internationalen Staatenwelt im Zweiten Weltkrieg.

Leider ist die Darstellung dieser Vorgänge nicht ganz ohne Fehler geblieben. Der deutsche Militärgeneralvikar hieß Werthmann, nicht Weithmann, und er kam nicht aus Würzburg, sondern aus der Erzdiözese Bamberg. Ein Hauptmann (capitaine) Bömer mag im Allgemeinen Wehrmachtamt Dienst getan haben, aber ein Offizier von solch niedrigem Rang war sicherlich nicht dessen »chef« (S. 136); Staatssekretär v. Weizsäcker war kein »praktizierender Katholik« (S. 178 und S. 222). Über einzelne Urteile und Wertungen des Autors (auch über Weizsäcker, der wohl zu kritisch, zu wenig von seinen Intentionen her gesehen wird) mag man anderer Meinung sein, aber dies mindert nicht den Dank dafür, daß er die in der amtlichen Publikation des Vatikans unter der Fülle des Materials eher versteckten Informationen ans Licht gebracht und systematisch dargestellt hat, was neues Licht auf die komplizierte Geschichte des Papsttums in unserer Zeit wirft.

Heinz HÜRTE, Eichstätt

Wolfgang BENZ (Hg.), *Dimension des Völkermords. Die Zahl der jüdischen Opfer des Nationalsozialismus*, München (R. Oldenbourg) 1991, VI–584 p. (Quellen und Darstellungen zur Zeitgeschichte, 33).

L'ouvrage publié par l'Institut für Zeitgeschichte sous la direction de Wolfgang Benz, *Dimension des Völkermords, Die Zahl der jüdischen Opfer*, est de toute première importance. Surtout, parce que BENZ signale dès le début de son introduction un document récemment mis à jour par Josef Henke, qui établit que le sort des Juifs était scellé dès Décembre 1940, puisque les services de Himmler projetaient dès alors leur déportation massive (»Im Rahmen dieses

Projektes kommen rund 5,8 Millionen Juden in Betracht.«) L'intention est donc évidente, elle est »dokumentarisch belegt.« Ce qui ne fera pas taire les faussaires de tout ordre, mais donnera à réfléchir aux historiens sérieux, notamment à ceux qui ont participé à l'»Historikerstreit«. Par ailleurs, et puisque Wolfgang Benz cite mon »Erstlingswerk«, Le Bréviaire de la Haine, j'ai eu quelque satisfaction à constater que le chiffre approximatif que dès 1951 j'y proposais, plus de 5,5 millions de victimes, tombe au milieu de la fourchette proposée par lui, »ein Minimum von 5,29 Millionen und ein Maximum von knapp über 6 Millionen.«

Dans ce contexte, je suggérais une considération supplémentaire, à savoir la prise en compte du déficit démographique, en conséquence de l'absence presque totale de naissances dans les foyers juifs et le l'extermination des jeunes et des vieux dans les camps. J'en concluais que les pertes réelles du peuple juif entre 1939 et 1945 furent de l'ordre de 8 millions. N'étant pas démographe, je ne suis pas sûr qu'il est licite de raisonner ainsi, et je sais encore moins si le chiffre avancé par moi se justifie.

En entrant dans le corps de l'ouvrage, je me suis arrêté au chapitre »Österreich« par Jonny MOSER. Cet auteur, qui fait partie de la direction des archives de la résistance autrichienne, ne manque pas de rappeler qu'en son temps, ces résistants refusaient d'admettre dans leur association les persécutés raciaux. Mais on aimerait en lire davantage. Au sujet de la condition qui leur fut faite, après leur retour en Autriche, déplaisante au point que deux tiers de leurs enfants préférèrent émigrer, en Israël ou ailleurs – voir, par exemple, l'excellent livre publié en 1989 par Ruth Beckermann, *Unzugehörig, Österreicher und Juden nach 1945*.

Les critiques que je dois adresser à Juliane WETZEL seront plus graves. Paradoxalement, en traitant le cas de la France, elle ne s'appuie que sur des travaux anglo-saxons ou israéliens, à l'exception de M. Serge Klarsfeld, un avocat français, qui indique mal des sources. »CDJC« veut dire Centre de Documentation Juive Contemporaine, le repository d'archives et de livres traitant de la »Endlösung« le plus riche d'Europe. Si Mme WETZEL s'y était rendue, elle aurait pu prendre connaissance, sans parler de mon Bréviaire de la Haine, d'une étude comparée que j'avais consacrée en 1960 aux législations antisémites allemande et française¹. Et elle aurait appris que dans la pratique, cette dernière fut plus extensive, donc plus cruelle, puisqu'elle condamnait à la déportation des milliers de victimes supplémentaires; en effet, divers groupes humains – les Juifs du Caucase, les Karaites, les Djougoutes, etc., mais aussi les enfants adultérins, exemptés des lois raciales en Allemagne, étaient considérés comme Juifs dans la France de l'époque, car le critère en usage était la »race« d'un côté du Rhin, et la religion de l'autre, une religion qui empêchait d'»aryaniser« même les enfants adultérins.

D'autre part, si Mme WETZEL constate: »Im Oktober 1942 fanden keine Deportationen mehr statt (...) weil die Vichy-Regierung nicht in dem erwarteten Ausmaß mitspielte«, elle en ignore la raison: à savoir, les protestations publiques contre cette barbarie du haut clergé français dans la zone »libre« et des interventions plus discrètes du cardinal Gerlier, primat des Gaules, dans la zone occupée. Elle ignore aussi que la protection italienne dans le Sud-Est de la France était due à l'activité – et aux hautes relations – du banquier juif Angelo Donati, dont le SS-Obersturmführer Röthke réclamait l'arrestation, car »il est le cerveau agissant des Juifs dans la zone italienne«. Il se trouve que Liliana FARGION, auteur du chapitre »Italie«, ignore elle aussi le nom de son illustre compatriote.

Ma dernière observation portera sur le chapitre »Grèce«, le meilleur, peut-être, de tout le recueil. Mais son auteur, Hagen FLEISCHER, ignore un détail quelque peu paradoxal. En son temps, j'ai pu consulter dans une bibliothèque parisienne un memorandum du gouvernement espagnol, datant de 1946 ou 1947, dont il ressortait que la protection accordée par lui était due à la volonté du général Franco (un nom qui permet de croire à une lointaine origine marrane).

1 Cf. L. POLIAKOV, *Lois de Nuremberg et lois de Vichy: Du racisme intégral au racisme de compromis*, in: *On the track of Tyranny, Essays presented to Leonard G. Montefiore*, Max BELOFF ed., London (Valentine, Mitchell & Co.) 1960, p. 181–187.

Je m'imagine que FLEISCHER pourrait consulter ce memorandum dans une bibliothèque grecque, à Athènes ou ailleurs.

Pour conclure: je n'ai absolument rien à redire aux calculs et aux statistiques contenus dans le présent volume. Mais étant un historien, je ne puis qu'être exigeant, au nom de mon métier.

Léon POLIAKOV, Paris

Zone d'ombres 1933-1944. Exil et internement d'Allemands et d'Autrichiens dans le sud-est de la France, sous la direction de Jacques GRANDJONC et Theresia GRUNDTNER, Aix-en-Provence (Aliena et Erca) 1990, 474 p. – Anne GRYNBERG, Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français (1939-1944), Paris (La Découverte) 1991, 399 p. (Textes à l'Appui, série histoire contemporaine).

Le temps du réquisitoire est revenu. Mais encore faudrait-il être convaincant. Là où ›Zone d'ombres‹ est émouvant, ›Les camps de la honte‹ est irritant. Si le gouvernement de Vichy et ses hauts dignitaires ne sortent guère grandis (est-ce une surprise?) de l'histoire des camps d'internements en France et de la législation antijuive appliquée progressivement et de plus en plus durement entre 1940 et 1942, on peut toutefois regretter l'acharnement d'un auteur tel que Anne Grynberg à faire l'amalgame entre xénophobie et antisémitisme, entre déportation et extermination, entre maréchalisme et collaborationnisme. N'oublions pas que certains grands résistants ont commencé par être pétainistes!

Lorsque les institutions démocratiques d'un pays tombent en déliquescence, lorsque les valeurs humanistes qui ont fait la grandeur d'un pays sont bafouées par un régime autoritaire et opportuniste, le dernier refuge de ces valeurs, c'est la conscience individuelle. C'est ce chef de gare complaisant dans ›Zone d'ombres‹ qui ferme les yeux et permet à Max Ernst, dont les papiers n'étaient pas en règle, de prendre le bon train pour l'Espagne, c'est les religieuses qui abritent dans des couvents des juifs, des résistants, des aviateurs alliés, ce sont ces hommes et ces femmes, citoyens ordinaires, qui cachent chez eux, en prenant des risques considérables, des fugitifs sans poser trop de questions, c'est le comportement humain du directeur de camp des Milles, etc. Les exemples abondent. Ils n'absolvent pas les institutions, ni les fonctionnaires zélés, mais démontrent à l'envi que les généralisations ne sont pas de mise.

C'est un travers qu'évite ›Zone d'ombres‹, en partie parce qu'il s'agit d'un recueil d'essais d'une équipe de chercheurs qui traite de l'exil en France d'antnazis et de juifs allemands et autrichiens à partir de 1933. Un certain nombre d'entre eux appartenaient à l'intelligentsia allemande et s'établirent dans les Alpes maritimes, en Provence et sur la Côte d'Azur. Cette ›intelligence allemande‹ en exil fait figure d'un Koblenz à l'envers. Le nazisme préoccupe, le combat antifasciste mobilise, mais dans des limites étroites puisque la condition de réfugié interdit toute activité politique. Alors chacun s'adonne à sa spécialité, peinture, sculpture, littérature. Les ›Cahiers du Sud‹ ouvrent leurs colonnes à l'écrivain Ernst Erich Noth par exemple, qui sera également publié par Ballard, d'autres se préoccupent de fonder un musée Van Gogh à Arles, d'autres encore, tels Heinrich Mann, Max Ernst entretiennent des relations épistolaires avec Romain Rolland, Paul Eluard, Jean Cassou etc. Ces activités artistiques se poursuivront jusque dans les camps à partir de 1939, sous forme de représentations théâtrales, de peintures murales (aux Milles) et de sculptures en terre dans le camp de Gurs. Si l'exil de certains (disposant en général de revenus personnels) prend les contours de jours paisibles passés sous le soleil de Provence, pour d'autres, c'est la Légion étrangère qui servira de solution comme aujourd'hui pour certains réfugiés économiques de l'Europe de l'Est.

Mais la tragédie n'est pas loin. Individuelle: le suicide de l'écrivain allemand Walter Benjamin, collective: la déportation, décrite d'une façon poignante par le pasteur Manen dans son journal publié intégralement pour la première fois dans ›Zone d'ombres‹. L'internement, justifiable au niveau de la sécurité nationale, va se transformer en cauchemar. Ce sera les